

Solo, Robert A., et Rogers, Everett M., (éditeurs), *Inducing Technological Change for Economic Growth and Development*, Michigan State University Press, 1972

Gérard Garnier

Volume 5, numéro 1, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700400ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700400ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Garnier, G. (1974). Compte rendu de [Solo, Robert A., et Rogers, Everett M., (éditeurs), *Inducing Technological Change for Economic Growth and Development*, Michigan State University Press, 1972]. *Études internationales*, 5(1), 144–145. <https://doi.org/10.7202/700400ar>

SOLO, Robert A. et ROGERS, Everett M., (éditeurs), *Inducing Technological Change for Economic Growth and Development*, Michigan State University Press, 1972.

Ce petit ouvrage très intéressant est un recueil d'essais écrits par quelques spécialistes de disciplines différentes, pour un séminaire qui a été présenté en 1968 à la *Michigan State University*, séminaire organisé autour du thème du transfert de technologie. Ce thème, tout à fait d'actualité, présente l'intérêt de se prêter aisément à une étude pluridisciplinaire. C'est ainsi que R. Solo et E. Rogers, respectivement économiste et sociologue, ont groupé autour d'eux une équipe de sociologues, d'anthropologues, d'économistes et même de spécialistes en gestion des entreprises qui avaient cependant tous en commun d'être également des spécialistes de problèmes de développement et d'avoir travaillé dans des pays en voie de développement.

Faire présenter des rapports par des spécialistes de diverses disciplines est une chose, faire de la recherche pluridisciplinaire en est une autre, beaucoup plus difficile. Sur ce plan, il faut avouer que Solo et Rogers n'ont pas réussi : les sociologues l'ont nettement emporté et leur discipline imprègne tout ce livre. Solo en est d'ailleurs parfaitement conscient et avoue dans une introduction pleine de franchise et d'humour qu'en fait, tous ces spécialistes n'ont réussi que très rarement à communiquer entre eux. Au fond, c'est là un des thèmes de base de ce livre, à savoir la difficulté fondamentale qu'ont les êtres humains de communiquer, de se transférer des connaissances quand « émetteur et récepteur ne sont pas homophiles » pour utiliser le jargon de la théorie des communications. On peut alors se rendre compte des difficultés énormes que l'on rencontre quand il s'agit de faire passer des connaissances aussi complexes que celles qui constituent la technologie moderne et quand il y a autant de différences entre un pays hautement industrialisé et un pays en voie de développement.

L'introduction mise à part, le livre est divisé en trois parties. La première traite du « Transfert de technologie et de la planification du développement ». Cette partie est dominée par

l'article de Solo, dans lequel il développe l'idée que les transferts de technologie ne sont pas limités aux échanges entre pays industrialisés et pays en voie de développement mais constituent un « processus universel », en ce sens que, même à l'intérieur d'un pays donné, certains secteurs sont plus développés que d'autres et qu'il y a donc constamment des échanges d'idées et d'informations. Les transferts constituent la principale source de croissance économique. Solo développe alors l'idée que l'efficacité des transferts dépend de l'efficacité des mécanismes de communication qui constituent souvent un véritable goulot d'étranglement gênant le passage des idées. Ce goulot provient des résistances qui, de toutes parts, se manifestent à l'encontre des transferts de technologie : résistance de la part de l'entreprise qui développe une technique d'avant-garde et ne tient pas à perdre cet élément de monopole, mais aussi résistance de la part de ceux à qui l'on veut passer ces techniques avancées et dont le genre de vie, le statut ou le monopole seront bouleversés. En un mot, tout transfert de technique est plein d'embûches et coûte cher : pour réussir, il faut qu'il soit préparé avec soin.

Suit un article de P. Starssman comparant les transferts de technologie dans les secteurs de la construction et de la fabrication. D'après cet auteur, les transferts sont plus efficaces dans ce dernier secteur car il est caractérisé par de plus grandes variations dans les capacités de production et par des possibilités plus efficaces de substitution entre capital et main-d'œuvre que le domaine de la construction ; en conséquence, l'utilisation de techniques avancées y est plus payante.

La deuxième partie, sur la « Communication et la diffusion des innovations » diffère peu de la première. Elle débute de la même façon par un article théorique, de Rogers cette fois-ci : « Key Concepts and Models ». Cet article reprend les mêmes thèmes que celui de Solo mais il est plus axé sur l'individu, le client et d'une façon générale il reflète davantage l'orientation sociologique de son auteur. Rogers insiste particulièrement sur le rôle des intermédiaires entre client et système de recherche, ceux qu'il appelle les « agents de changement », dans le processus de transfert. Tout comme Solo, Rogers soutient qu'il ne sert à rien de transférer des techniques avancées aux pays en voie de

développement si dans ces derniers il n'y a personne qui perçoive la nécessité de ces techniques et qui cherche activement à les introduire dans ce pays. Suit le compte rendu, par W. Herzog d'une expérience de diffusion de techniques nouvelles dans deux pays différents, le Brésil et le Nigeria, expérience décrite en termes d'un modèle familial aux sociologues, celui dit « modèle classique de diffusion ».

La dernière partie sur les « Agents de changement » se différencie nettement des autres, en ce sens qu'elle s'occupe moins de techniques agricoles que les précédentes, pour se consacrer au rôle des universités, des firmes internationales de consultants et des entreprises plurinationales en tant qu'agents de changements.

L'article du professeur Agarwala, de l'Université de Allahabad, en Inde, « The University and the International Dissemination of Managerial Techniques », est probablement l'un des plus intéressants du livre. Reprenant les idées de Solo sur le rôle de l'université en tant qu'instrument de transfert de connaissances, Agarwala critique les programmes de coopération mis au point par les universités des pays développés. Ces programmes sont basés sur un système social, culturel, économique propre aux pays industrialisés, système qui est profondément différent de celui que l'on trouve dans les pays que ces universités veulent aider. En un mot, les connaissances que les étudiants des pays neufs emmagasinent à l'intérieur de ces programmes leur sont de peu d'utilité quand ils doivent résoudre les problèmes réels qui se posent chez eux.

Solo termine le livre sur quelques considérations théoriques sur le rôle que pourraient jouer les consultants internationaux et les entreprises plurinationales dans le développement des pays en voie de développement. Malheureusement il néglige trop les éléments de motivation de ces organisations de sorte que ses recommandations ne dépasseront probablement jamais le stade des vœux pieux.

En définitive, c'est là un petit livre très agréable à lire, suffisamment général pour intéresser tous les publics et qui ne verse pas dans les développements techniques comme la plupart des traités sur les transferts de technologie. Son principal apport est de montrer qu'on peut aborder ce problème de différentes façons et qu'il devrait être avantageux d'utiliser

les apports de plusieurs disciplines. De plus, il soulève un certain nombre de questions importantes sur l'opportunité de ces transferts dans les cadres traditionnels qui sont utilisés actuellement.

Gérard GARNIER

*Faculté d'administration,
Université de Sherbrooke*

McCULLOUGH, Colin, *Stranger in China*, McClelland and Stewart Limited, Toronto, 1972, 292p.

Sur la jaquette qui accompagne le livre on peut lire, en sous-titre: *A Canadian Family Tells What Is Really Like to Be Living in Today's China*. À la lecture on s'aperçoit que l'ouvrage est beaucoup plus que cela; c'est non seulement un compte rendu vivant et fidèle des faits qui se sont déroulés durant le séjour de dix-huit mois effectué par McCullough et sa famille à Pékin, mais c'est aussi une analyse pertinente des raisons profondes qui les ont motivés ainsi qu'un essai louable d'explications, le plus souvent fort justes, des événements marquants de la politique chinoise.

Il aurait été intéressant de savoir si l'auteur avait, par des lectures appropriées, préparé son séjour en Chine; ses réflexions, lors de ses premiers contacts avec la Chine et les Chinois à Sham-Chun d'abord, à Pékin ensuite, ne le laissent pas supposer. Peut-être est-ce mieux ainsi car ses réactions sont plus spontanées et ne sont point entachées de parti-pris; tout ce qu'il voit lui est surprise et parfois émerveillement: la notion du temps, les rapports humains, la politesse, la patience, la simplicité de vie, l'ardeur au travail, l'amour des enfants, l'excellence de la cuisine; ceci dit sans la moindre arrière-pensée d'une quelconque hiérarchie.

Ce livre décrit, au jour le jour, la vie à Pékin, avec son cortège de difficultés, d'inconvénients, l'absence de ces aménités qui agrémentent la vie dans les pays industrialisés de l'Occident; sa monotonie et surtout son isolement. Être étranger en Chine, c'est avant tout ne pas être Chinois, ne pas pouvoir participer à la vie du peuple, aux manifestations de sa vitalité, à la richesse de son patrimoine culturel, à son enthousiasme; c'est se confiner au petit